

André Wurmser, «Antimémoires ou les oublis», *L'Humanité* du 7 octobre 1967, n° 7193, p. 8.

Il y a dans ce gros livre retentissant – souvenirs de guerre, contes, récits de voyage, scénario, portraits (celui de Nehru est particulièrement réussi) – de très belles pages. Un penchant ancien à l'apocalyptique, un grossissement qui, une ou deux fois, frôle le comique (la reconquête par Malraux, chevalier gaulois, de la Guyane, c'est Tartarin à Cayenne !) comptent peu. D'autres pages, moins nombreuses, sont plus confuses : dans des romans déjà, il fallait compter les tirets pour savoir qui parle et c'est fâcheux quand l'un des interlocuteurs est Nehru (une des causes de cet empâtement est la complaisance de l'auteur à étaler une érudition inépuisable, encyclopédique, écrasante).

Il a de bons yeux : Mao «n'élève pas la voix, mais son hostilité, lorsqu'il parle du Parti Communiste Russe, est aussi manifeste que la haine de Chou En-lai, lorsqu'il parle des Etats-Unis». Son style éblouit – éblouir étant le contraire d'éclairer. Il se saoule de pensées, de mots surtout, jusqu'à la grandiloquence la plus déplaisante («Dans la Résistance j'ai épousé la France»). Il a l'art de transformer des affirmations péremptoires en phrases lapidaires. Une seule page contient dix sujets de dissertation pour bachot de philosophie. Or ou simili. Heureux les jeunes gens qui commenteront : «Le monde de l'art n'est pas celui de l'immortalité, c'est celui de la métamorphose.» Malheur à ceux qui devront suer sur «Peut-être les civilisations se ressemblent-elles par leurs vices et se séparent-elles par leurs vertus – ou se rapprochent-elles par ce qu'elles connaissent et se séparent-elles par ce qu'elles croient !» Enfin, ce livre historique comporte un personnage central, à peu près aussi anachronique et aussi encombrant que le général de Gaulle lui-même !

Antimémoires est, en effet, un livre de mémoires, seulement limité à ce que la vie du mémorialiste eut de plus glorieux : ses exploits, ses rencontres au sommet de l'Olympe avec les autres Immortels. Il reflète aussi une certaine politique de la

grandeur, de *ma* grandeur, et il n'y a évidemment pas deux ministères de perdus. André Malraux était, ou se rendit partout, où se joua le sort du monde, de Canton à Teruel, et il n'est grand homme de notre temps avec qui il n'ait dialogué, échanges d'éclairs qui font plutôt penser aux drames d'Hugo qu'à un ouvrage de Lénine. Nous saurons donc tout ce que Malraux dit à Nehru du Parti Communiste Français; nous saurons peu de ce que Nehru dit à Malraux; sans doute l'un a-t-il parlé plus que l'autre. Ainsi ce livre mêle l'aventure, l'aventure toujours recommencée, au ronron de qui prend plaisir à se répéter : Nehru et moi, Staline et moi, de Gaulle et moi – je néglige les demi-dieux, héros, reines, rois... Le langage parfois est un aveu : «Je me souviens de mon dialogue avec l'Inde, quand j'ai quitté Nehru.» Ces deux grands interlocuteurs : l'Inde et moi.

Content de soi, alors ? Non. «Le bouleversement qui a empli ma vie sanglante et vaine... Vaine comme toutes les discussions idéologiques...» Vain, vaine, le mot revient sans cesse. Vanité des vanités, la vanité de M. le Ministre n'est que vanité. L'art, les musées, les religions, le génie, la mort demeurent – mais les hommes vivants ? Les brahmanes, les confucéens, les fétiches africains, les grottes de Lascaux, les tombeaux de la dynastie. Ming, bien – mais notre pain quotidien, la morale de notre temps, notre avenir ? Qu'est-ce qu'André Malraux offre à ces jeunes gens pour qui Aragon dit écrire ? J'en ai connu que ses premiers livres avaient conduits au communisme; ceux qu'exciteront les *Antimémoires*, quelle fièvre en recevront-ils ? Celle qu'apportait à Paul Bourget l'ascension de Rastignac, qui devint ministre lui aussi. Maigre renouveau.

«Nous n'avons que faire des héros sans cause» dit l'auteur des *Antimémoires*, inconscient de sa propre autocritique, car héros de quelle cause est-il, avec à sa gauche l'ancien directeur général de la Banque Rothschild et à sa droite le jumeau de celui-ci ? «Ainsi, vous voilà ministre», lui dit Nehru; Malraux traduisant «Voilà votre dernière incarnation (Gavroche aurait peut-être compris, lui : elle est bien bonne !)» répond par un mot charmant de Mallarmé selon qui son chat avouait à un autre : «En ce moment, je feins d'être chat chez Mallarmé.» En ce moment, donc, M. Malraux, l'un des meilleurs connaisseurs du marxisme selon Chou En-lai, feindrait d'être ministre chez Pompidou, mais n'est-ce pas l'inverse ? N'est-ce pas Pompidou qui feint d'écouter Malraux ? Sur le plan de la politique réelle, ordonnances, élections, grèves, fusions bancaires, le

ministre des Affaires culturelles a-t-il plus d'importance que dans un banquet le vase de fleurs posé sur la table d'honneur ?

Je ne sais trop ce que Prosper Mérimée, fonctionnaire important des Beaux-Arts, lui aussi, et, lui aussi, intime de l'Impératrice et de l'Empereur, pensait des comptes fantastiques d'Hausmann, rénovateur de Paris, mais son jugement ne risquait guère de contredire sa *Chronique du règne de Charles IX*. Neuf, nous sommes loin de compte et nous nous heurtons, lecteurs de Malraux, à de désagréables contradictions. Quand nous rencontrons un souteneur «inscrit aux syndicats patronaux», nous nous étonnons de ce sarcasme de M. le Ministre des Affaires culturelles, sachant qu'à l'endroit de ces syndicats n'est pas venu, pour M. le Ministre des Affaires économiques, le temps du mépris. Lorsque l'auteur évoque sa «mission à Hong Kong», mission d'aide aux révolutionnaires indochinois en lutte contre le gouvernement français, nous nous rappelons ces jeunes Français emprisonnés (M. Malraux feignant déjà d'être ministre) pour avoir seulement refusé de combattre le peuple algérien, et l'envie nous vient d'interroger l'auteur sur les élections à la Guadeloupe et à la Réunion. Lorsqu'il parle du prêtre qui, adaptant à l'Espagne la légende de l'Épiphanie, disait des Brigades Internationales que, faute de rois mages, «tous ceux qui étaient courageux et misérables se sont mis en route, avec les fusils», on songe aux communistes morts à Carrabachel et aux collègues de M. Malraux que Franco décora. Lorsqu'il dit du général de Gaulle, sur le ton sans réplique qui leur est propre à tous deux, que «le destin de la France se joue entre les Français et lui», on estime que c'est mal justifier l'admiration de Chou En-lai pour les connaissances marxistes de l'auteur. Lorsqu'il parle, avec une puissance d'évocation indéniable, des camps de concentration, on serait encore plus sensible à son talent s'il parlait moins de Satan et davantage de Krupp, moins du Mal métaphysique et davantage de ce dont parlait, voilà trente ans, l'auteur de ces six cents pages où jamais n'intervient la notion de prolétariat, ni celle du profit. Il est vrai qu'en Union Soviétique M. Malraux est surpris d'entendre «des marxistes rigoureux ou subtils en privé passer en public au niveau de *l'Humanité*». Les notions dont je parle ne dépassent sans doute pas ce niveau.

Plus de trente ans. Assis derrière une table de bois blanc, André Gide suivant du regard un orateur qui arpente la scène du Grand Orient semble assister à un match de tennis. Et l'orateur, si subtil en privé, dit un peu sommairement, en public, que si la guerre éclate, notre place sera «là où sera l'Armée Rouge». Ce qu'il échafaude aujourd'hui sur les rapports d'une France puissante à une Russie faible, opposés à ceux d'une France faible à une puissante Russie, n'est pas une argumentation : c'est un alibi.

Lorsque pour la première fois il s'entretint avec «l'homme sous le nom duquel nous combattions» (car il n'a de sa fréquentation des marxistes retenu que le culte de la personnalité), il avoua : «Je me suis engagé dans un combat pour, disons, la justice sociale. Peut-être plus exactement : pour donner aux hommes leur chance.» La justice sociale, est-ce les dernières ordonnances ? L'égalité des chances, est-ce la réforme Fouchet ? Comment en un ministre l'Espoir s'est-il changé ? M. Malraux nous l'explique. Il s'est, à un moment décisif, opposé à l'unité de la Résistance. Les raisons qu'il avance sont d'une banalité aussi pénible que ses déclamations : «Nous sentions tous que l'enjeu appartenait à un domaine plus obscur et plus profond que le domaine politique.» Il s'arme des ragots de gens-bien-informés, de pseudo-paracommunistes qui savaient à quoi s'en tenir sur le parti auquel ils n'appartenaient pas, ah ! là, là, de communistes même qui, on ne sait pourquoi, lui auraient confié les secrets du Grand Complot. La vérité était visible, connue de tous les Français, de Malraux lui-même : «Thorez observait la règle du jeu : mettre le Parti Communiste au service de la reconstruction de la France.» L'auteur lui, se base sur le supposé, l'invérifiable, l'invisible : «Mais en même temps le Parti noyait, noyait... Les communistes étaient résolus à mettre la main sur l'ensemble des organisations de Résistance.» Il le sait de source autorisée. Sans même s'apercevoir de l'hommage qu'il rend au rôle des communistes pendant la Résistance, il dit, du Mouvement de Libération Nationale, qu'il empêcha de fusionner avec le Front National auquel appartenaient (avec bien d'autres) la plupart des communistes, que *le tiers de ses dirigeants* étaient communistes, eux aussi !

La vérité – non sur le Parti communiste, mais sur Malraux – est facile à deviner. A constater. L'unité de la Résistance l'aurait ramené à un niveau ordinaire. Son opposition, victorieuse hélas ! le fit tout aussitôt ministre.

Est-ce une raison pour nous injurier ? Parbleu oui : ainsi se traduit la mauvaise conscience. Il y a trop loin de *L'Espoir* au gaullisme pour que M. Malraux ne nous pardonne jamais. Il qualifie d'«imposture» «l'appel communiste de 1940» qualifiant ainsi d'imposteur Vercors, qui fit état de cet appel *dans sa correspondance avec le général de Gaulle*. Il qualifie d'imposture le nombre de nos fusillés, sans stigmatiser toutefois l'attentisme de ceux selon qui la Résistance n'aurait de sens qu'une fois les Etats-Unis en guerre. Il écrit (deux fois) qu'il a «commandé l'aviation étrangère au service de la République Espagnole au temps où les Partis Communistes ne savaient pas encore ce qu'ils allaient faire» et chicaner ainsi ceux qui, seuls, s'opposèrent à la non-intervention, au cri justement de «Des avions pour l'Espagne !» montre combien la haine est aveugle. Mais, à propos, quand le colonel de Gaulle sut-il ce qu'il allait faire pour la République Espagnole, et que fit-il ?

Comme il a trop d'orgueil pour jeter son passé aux orties, M. Malraux s'efforce de démontrer qu'aucun reniement ne lui valut son portefeuille. Démarche assez banale, aussi. Il rend hommage au Front Populaire, dont les partis forment aujourd'hui l'opposition au gouvernement dont il est membre, et qui «avait apporté plus de justice sociale que ne l'a jamais fait la IV^e République». Sans doute. Toutefois, les conquêtes de la Libération... Mais tout comme le général de Gaulle, en bon maurrassien qu'il est, assure qu'en 1918 «ce n'est pas la République qui a gagné la guerre, c'est la France», M. Malraux attribue au général les réformes que la Résistance intérieure lui imposa, auxquelles il porta atteinte dès son retour au pouvoir et qu'on le voit réduire aujourd'hui. «Ses adversaires (de 1958), dit-il, le tenaient pour un réactionnaire». Il est vrai que le gouvernement Pompidou est, pour *Le Figaro*, la Bourse et le patronat, «extrêmement progressiste», exactement comme, pour la première banque américaine installée à Djakarta, le gouvernement indonésien, mais en ces temps de démantèlement de la Sécurité sociale et de regroupement contre le ministère de droite des forces de gauche, des forces essentielles de la Résistance. («Toute la Résistance organisée se

réclamait de la gauche)), cette «argumentation» est peu convaincante, vraiment, M. Malraux réussit mieux dans l'hindouisme.

Dit-il «antimémoires» pour justifier tant d'oubli ? Non. Il sait que le communisme est héritier «de fraternités millénaires»; «il ne restait dans ma mémoire que la fraternité», écrit-il encore et à Pierre de Boisdeffre il a dit au cours d'une des innombrables émissions de radio et de télé consacrées à son livre : «La Révolution, c'est la fraternité.» Certes, mais la fraternité de qui avec qui ?

Peut-être est-ce le critère décisif que ce choix entre les fraternités : fraternité pour un autre moi-même, m'égalant par la noblesse, ou le courage, ou la culture, digne de moi qui suis digne de l'Olympe, fraternité des Fils de Roi dont parle Gobineau, ou fraternité des courageux et des misérables, de ceux qui veulent la justice et de ceux qui souffrent de l'injustice.

Des deux écrivains d'importance dont s'opposent l'attitude, le comportement, le rôle dans notre société et notre littérature, les livres les plus révélateurs paraissent en même temps. Aragon parle de lui et des hommes à travers lui et l'on entend les cris des massacrés d'Indonésie, de Ben Barka martyrisé, des manifestants contre Ridgway, de la douleur des hommes justes qui, auraient-il raison sur un point, ne penseront jamais avoir raison contre l'avenir et ne donneront pas «cet argument» à «ces autres-là». Malraux parle de lui et des grands hommes qui comparurent devant lui. Le premier est membre du Comité Central du Parti Communiste Français. Le second, qui n'a perdu ni ses qualités d'écrivain ni l'acuité de sa vision, est ministre. Avec ces autres-là.